

CHAPITRE XXI.

Du Guesclin et Boucicaut.

Du Guesclin et Boucicaut sont les deux représentants illustres de la chevalerie de ce temps. Ils sont bien du XIV^e siècle pour l'esprit religieux, qui ne domine ni chez l'un ni chez l'autre; ils en sont bien encore, Boucicaut par l'élégance achevée de son éducation, de ses mœurs, du Guesclin par son penchant vers les maximes nouvelles de la guerre utile. Leur éducation et leur vie toutes différentes nous montrent deux côtés de la chevalerie de ce temps, l'une touchant à la cour, et l'autre aux routiers. On voit dans Boucicaut à quel degré de culture la société chevaleresque s'était élevée; et l'on voit dans du Guesclin le guerrier des temps nouveaux, le chevalier de transition.

Si l'on n'oublie pas qu'une partie essentielle de la chevalerie était cet ensemble de préceptes de politesse, de bonne tenue et de convenance sociale dont il nous reste des monuments, on accordera sans peine que Boucicaut est plus que du Guesclin conforme à la bonne chevalerie.

Il fut élevé à la cour de Charles V, en récompense des services de son père. Cette cour était chevaleresque, quoique le roi le fût peu : il ne pouvait changer les mœurs comme il changeait la conduite de la guerre. Boucicaut reçut donc une éducation chevaleresque. A douze ans, il obtient du roi une petite armure et l'accompagne dans son expédition en Normandie. Tout fier, il allait se mirant partout comme une dame dans ses atours. « Or çà, lui dit-on au retour, or çà, maître bel homme d'armes, revenez à l'école. » L'enfant Boucicaut, bien mortifié, retourna à l'étude avec le petit dauphin. Mais il n'y demeura guère. Son bonheur était d'imiter la guerre avec les enfants de son âge : dans ces combats innocents, il gardait une bonne tenue ; il aimait surtout à juger des coups, le poing sur la hanche. Il fit tant qu'il arracha au roi la permission de suivre diverses expéditions en Guyenne. Le roi lui donna de l'argent, le mit en bonne compagnie et lui laissa le champ libre. L'ambition d'acquérir la force et le renom d'un vaillant homme d'armes ne lui laissait point de repos. Dès que l'armée s'arrêtait, les autres se reposant, lui se livrait à tous les exercices qui constituaient l'éducation physique du chevalier, et dont quelques-uns nous semblent aujourd'hui de vrais tours de force. Tantôt il sautait tout armé sur un coursier ; tantôt il courait à

..

piéd le plus vite et le plus longtemps qu'il pouvait. D'autres fois, il frappait d'une hache ou d'un maillet de toutes ses forces, afin d'endurcir ses bras et de les accoutumer à frapper longtemps. Il faisait le soubresaut, armé de toutes pièces moins le bassinnet. Il sautait tout armé sur son coursier sans le secours de l'étrier. Mettant une main à l'arçon de la selle, et de l'autre prenant les crins auprès des oreilles, il sautait, entre ses bras, de l'autre côté du coursier, si haut fût-il. Un homme de grande taille étant monté sur un grand cheval, il lui sautait à chevauchon sur les épaules, en lui prenant seulement la manche avec une main. S'il trouvait deux murs de plâtre à une brasse de distance l'un de l'autre, fussent-ils aussi hauts qu'une tour, il grimpaît jusqu'au faite en arc-boutant ses bras et ses jambes, sans jamais tomber en montant ni en descendant. Armé d'une cotte d'acier, il montait au revers d'une grande échelle dressée contre un mur, en sautant des deux mains ensemble d'échelon en échelon. Il acquérait enfin force, adresse, agilité, toutes ces qualités du corps si précieuses en ce temps, et nul gentilhomme ne pouvait rivaliser avec lui à cet égard.

Quand vint l'âge, Boucicaud paya son tribut, comme tous les jeunes nobles cœurs, à l'amour. Il l'entendit, suivant son biographe, noblement et selon les maximes du bel-art d'aimer de la cheva-

lerie, non point comme les *lobeurs* de son temps, qui gâtaient tout. Il choisit, en effet, une dame belle, gracieuse et digne d'être aimée. L'audacieux enfant, qui voulait se battre à douze ans, était, devant elle, plus doux et plus bénin qu'une jeune fille. Son parler était gracieux, courtois et craintif devant sa dame, et aussi devant toutes les dames; car il cachait avec soin sa pensée amoureuse. Il les servait toutes et les honorait toutes, pour l'amour d'une. Il faisait des ballades, rondeaux, virelais, complaintes amoureuses, et les chantait lui-même gracieusement. S'il était à une fête où sa dame fût présente, sa danse, son langage, sa gaieté, toutes ses manières, avaient quelque chose d'accompli que nul ne surpassait. Mais il jugeait lui-même que toutes ces qualités ne suffisaient point pour le rendre digne de sa dame. Il ne croyait pouvoir mériter son amour que par de grands exploits dans de lointains pays. Dès qu'il eut été fait chevalier, il partit pour aller combattre en Prusse les Sarrasins (géographie du temps). Quand il en revint, sa dame, sans qu'il lui eût jamais parlé d'amour, l'aimait à son tour pour ses beaux exploits, et le récompensa par l'accueil qu'il avait mérité.

De ce moment commença la vie active et aventureuse de Boucicaut. Trois fois il va en Prusse, une fois en Terre sainte, où, trouvant le comte d'Eu prisonnier du soudan, il se mit en prison avec lui

pour lui tenir compagnie pendant quatre mois. Dans l'intervalle de ses grands voyages, il prend part aux campagnes de France; il se distingue par des défis aux chevaliers anglais, des joutes, de brillants succès. Enfin, il accompagne le comte de Nevers dans cette malheureuse expédition de Hongrie. Fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, il comparait le lendemain en chemise devant Bajazet, comme tous ses compagnons de captivité, pour avoir la tête tranchée. Bajazet n'avait excepté du massacre que le comte de Nevers et quelques princes du sang dont il espérait une riche rançon. Le comte, ému à la vue du maréchal (Boucicaut l'était depuis l'âge de vingt-cinq ans), regarda Bajazet en plaçant deux de ses doigts l'un contre l'autre, pour faire entendre que Boucicaut et lui étaient comme deux frères. Bajazet comprit et fit grâce. Boucicaut fut autorisé à sortir des États du sultan, afin d'aller pourchasser finances pour la rançon des princes et la sienne. Il emprunta sur parole trente mille francs à un marchand de Métélin, et fut libre; mais il ne voulut point user de sa liberté tant que les princes n'auraient pas obtenu la leur; et, comme Bajazet hésitait encore s'il ne les ferait pas mourir, il alla le trouver, et fit tant par prières et par adroites menaces, qu'il le décida enfin à recevoir la rançon des princes français.

Sa fortune fut alors au comble. Il fut chargé de

commissions considérables, et sa vie appartient plutôt à l'histoire générale qu'à l'histoire de la chevalerie. Mais les mœurs chevaleresques reparaissent jusque dans les affaires d'État. Quand il fut gouverneur de Gènes et qu'il eut à se plaindre des Vénitiens, il leur proposa de vider la querelle par un duel sur mer. Il ne les défia pas sur terre, parce qu'ils étaient faibles de ce côté; en chevalier loyal et généreux, il les provoqua sur leur propre élément. Il proposait un combat entre une galère vénitienne, montée par des Vénitiens sous le commandement de leur doge, et une galère génoise, montée par des Génois et des Français sous le commandement de lui, Boucicaut : toutes deux d'égale force, et par la structure du bâtiment et par le nombre de l'équipage. Les flottes des deux nations devaient se tenir à distance et respecter ce singulier duel naval, qui, je pense, n'eut pas lieu.

Je sais que ce personnage de Boucicaut est embellé; que le biographe est un apologiste; qu'il écrit du vivant, et même sous l'inspiration de son héros, et qu'il faut, pour avoir la juste mesure du réel Boucicaut, retrancher quelque perfection à celui du livre. Celui-ci n'en demeure pas moins une figure, un peu fausse peut-être pour la réalité, mais très-vraie pour les mœurs. Cet agréable écrit pourrait être appelé la *Cyropédie* de la chevalerie; mais

une Cyropédie bien plus exacte et bien moins théorique que celle de l'écrivain grec.

Cette éducation modèle, du Guesclin ne la reçut pas. Il n'en reçut même aucune. Chacun sait comme il faisait, enfant, le désespoir de sa mère ; comme il était sans cesse engagé avec les enfants du voisinage dans des combats opiniâtres et même sanglants, d'où ses vêtements et sa peau sortaient également déchirés. Dans le commerce des petits vauriens qui rôdaient dans la banlieue du château paternel, il apprit à manier, plus tard, les grands vauriens qui vagabondaient par le royaume de France, et qu'il eut l'art de rassembler et de conduire dehors : semblable à l'ingénieur habile qui, voyant un pays inondé, creuse un canal, y rassemble les eaux éparses et les fait s'écouler à la mer. Et néanmoins du Guesclin fut chevalier : il le fut, et de titre et de mœurs. Comment, sans cela, eût-il pu commander à des chevaliers ? ils l'eussent répudié. Son grand mérite fut de posséder si bien ensemble les mœurs des deux sortes de gens de guerre, qu'il put commander aux uns et aux autres, et inspirer à tous le respect, en se montrant maître passé dans l'une et l'autre manière de combattre.

Sa vie offre un singulier mélange de scènes où il apparaît tantôt chevalier, tantôt routier.

Quand le duc de Lancastre lui envoie un héraut dans Rennes assiégée, et que le héraut, voyant venir

par la rue un homme vêtu d'une mauvaise jaquette noire, avec une hache pendue au cou, s'écrie : « Sainte Marie ! mais il a toute la mine d'un brigand ! » voilà du Guesclin dans sa physionomie de routier, au jugement même d'un contemporain.

Mais quand le duc de Lancastre lui propose de passer à son service avec le titre de chevalier et de grandes terres, et qu'il refuse noblement, le voilà plus véritablement chevalier qu'il ne l'eût été avec le titre et les terres que lui offre le duc.

Quand il éloigna le même duc des murs de Rennes assiégée, il fut homme d'esprit plus que chevalier bien sincère, car je suppose qu'un tel chevalier n'en peut encourager un autre à commettre des péchés de chevalerie. Le duc avait fait vœu de ne pas se retirer avant que son pennon fût assis devant la porte de la ville, et, quoiqu'il n'eût plus d'espoir de la prendre, parce qu'elle s'était ravitaillée et renforcée, il demeurait toujours, pour ne pas violer son vœu. Du Guesclin l'invita à entrer dans Rennes, lui dixième, lui montra en détail les ressources de la ville, et, quand il eut tout vu, lui offrit, s'il voulait se dégager de son vœu à l'amiable, de planter ses bannières et pennons au-dessus de la porte. Le duc les envoya chercher, les planta, prit le vin que du Guesclin fit apporter, puis sortit et leva le siège. Du Guesclin ne viola pas lui-même le vœu chevaleresque ; mais il

le fit violer à un autre : il jugea sans doute que c'était de bonne guerre et que l'on n'était pas obligé de ménager la conscience d'un ennemi.

La manière dont il prit Mantes avec Boucicaud le père montre chez l'un et l'autre beaucoup d'habileté, mais peu de scrupule ; le rusé Breton eut toutefois l'art de laisser encore la plus lourde charge à la conscience d'autrui. Mantes était au roi de Navarre ; du Guesclin et Boucicaud tenaient la campagne pour le roi de France, et, dans le voisinage, le château de Rolleboise était occupé par une bande de routiers qui faisaient la guerre aux uns et aux autres pour leur propre compte. Laissant du Guesclin en arrière, Boucicaud s'approcha de Mantes avec ses gens tout en désordre : « Haro ! bonnes gens de Mantes, ouvrez-nous vos portes, car voici ces pillards et meurtriers de Rolleboise qui nous poursuivent. — Qui êtes-vous, sire ? dirent les gens qui gardaient la porte. — Seigneurs, je suis Boucicaud, maréchal de France ; le duc de Normandie m'a envoyé contre ceux de Rolleboise : mais ils m'ont déconfit et vont me prendre avec mes gens, si vous n'ouvrez bientôt votre porte. — Sire, répondirent les bonnes gens de Mantes, nous savons bien que ceux de Rolleboise sont vos ennemis comme les nôtres ; mais le duc de Normandie nous hait ; vous êtes son maréchal, et nous ne savons trop si nous devons vous recevoir. — *Par*

ma foi, seigneurs, répliqua Boucicaut, je ne suis point venu ici contre vous, mais seulement contre la garnison de Rolleboise. » Rassurés par ce serment, les Mantais ouvrirent; Boucicaut entra et se rendit dans un hôtel où il commença d'ôter ses armes, pour augmenter la sécurité des habitants. Cependant ses gens entraient à la file, lentement, pour donner le temps d'arriver aux Bretons de du Guesclin. Ceux-ci, se mêlant avec eux, arrivèrent jusqu'aux portes, s'en emparèrent violemment, et en même temps du Guesclin accourut au galop avec sa troupe, au cri de : « Saint-Yves! Notre-Dame Guesclin! à la mort les Navarrois! » La ville fut prise, beaucoup d'hôtels pillés et de gens égorgés. Voilà une ruse de guerre habilement conduite. Mais Aratus de Sicyone, l'antique surprenneur de villes, n'a rien fait d'aussi perfide, dans un temps où les lois de la chevalerie n'existaient pas.

Du Guesclin est encore routier quand il se déguise en bûcheron, prend un air de pauvre homme haletant sous le poids de la ramée, s'introduit dans le château de Forgeray sous cette apparence, puis tout à coup jette le bois, tire l'épée et s'empare du château avec ses compagnons embusqués.

Mais il est chevalier aux pieds de la princesse de Galles, qui vient, en ennemie généreuse, de

payer dix mille francs pour sa rançon : « Madame, je me croyais le plus laid chevalier qui fût en vie; mais à présent, je vois bien que je suis beau, puisque je suis aimé des dames. »

Il fut routier et routier et demi avec les routiers, avec cette grande compagnie qu'il tira si adroitement de France, principalement aux dépens du pape : « Je vous ferai tous riches, leur dit-il, et nous aurons tous le paradis après notre mort, si nous suivons mon conseil. » C'était pour tous les goûts : pour les dévots, s'il y en avait quelques-uns d'égarés dans cette compagnie, l'absolution du pape et la croisade en Chypre, en passant par l'Espagne et le royaume de Grenade : ce qui n'était pas le plus court chemin. Pour les autres, le plus grand nombre, l'argent du roi, l'argent du pape. Et le pape, du haut de son palais, les apercevait fourrageant dans le pays, amenant dans leur camp vaches, moutons, brebis, oies, chapons, pain blanc et pain bis, sans oublier le vin. « Vrai Dieu! s'écria le saint-père, vrai roi de Paradis! Mais ces gens vont de mal en pis; ils se précipitent en enfer avec le diable. » Et le conseil des bourgeois, assemblé par son ordre, ayant fait la répartition, les gens de la ville furent taillés et malmenés. « Par la Trinité sainte! s'écria du Guesclin, quand il sut d'où venait cet argent, je ne prendrai pas un seul denier de ce que les

pauvres gens d'Avignon ont été forcés de fournir. Il faut que pape me donne tout du sien. » Et il l'exigea, il l'obtint et fit tout rendre aux Avignonnais jusqu'à la dernière pièce.

L'Église devez défendre,
La veuve, aussi l'orphelin entreprendre.

Du Guesclin pratiquait le second de ces préceptes mieux que le premier : c'était un chevalier très-gallican.